

MICHEL-LEON HIRSCH

JULES VALLÈS
L'INSURGÉ



EDITIONS DU MERIDIEN

JULÉS VALLÈS
L'INSURGÉ

759

16° Ln 27

83909

DL 1153 26-1-49

OUVRAGES DU MEME AUTEUR :

LETTRES DE PRAGUE (épuisé).

LES TCHÈQUES PARLENT FRANÇAIS (Prague, Orbis).

Traductions :

POÈMES D'OTOKAR BREZINA (Paris, Le Divan).

HORDUBAL (Paris, Seghers).

LE TORSÉ DE L'ESPÉRANCE (Paris, L'Eternelle Revue).

LA FIN DES TEMPS ANCIENS (Paris, La Bibliothèque française).

L'INCENDIAIRE (Paris, Stock).

L'OMBRE DES FOUGÈRES (Paris, Parallèle 50).

LE BRIGAND (joué par la Compagnie Feux Tournants, Paris).

Traductions à paraître :

L'OMBRE DES FOUGÈRES (Paris, Seghers).

LES TROIS CHEVEUX D'OR DU VIEILLARD QUI SAIT
TOUT (Paris, Flammarion).

LA SLOVAQUIE (Paris, Flammarion).

MICHEL-LÉON HIRSCH

JULES VALLÈS
L'INSURGÉ

759

EDITIONS DU MERIDIEN

37, Rue de Léningrad, 37 — PARIS - 8°

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE
DIX EXEMPLAIRES SUR ALFA
NUMÉROTÉS DE I A X CONSTI-
TUANT L'EDITION ORIGINALE.



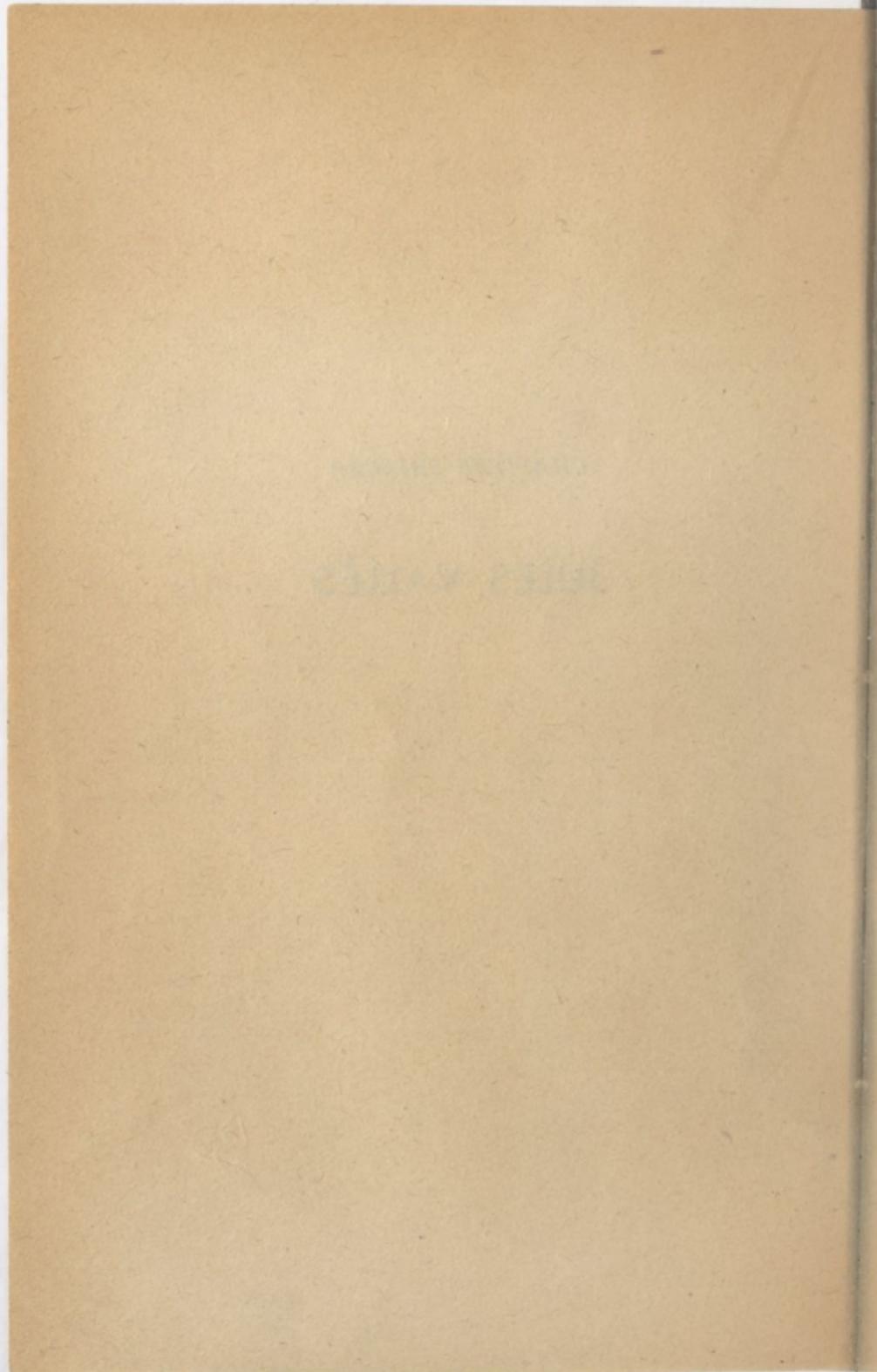
Tous droits réservés pour tous Pays.
Copyright by Editions du Méridien 1948.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

CHAPITRE PREMIER

JULES VALLÈS



*« J'aime ceux qui souffrent, cela
est dans ma nature, je le sens. »*

(LE BACHELIER.)

Un front large sans trop de hauteur et puissamment modelé, un menton qu'on devine carré sous la barbe et les bouts tombants de la moustache ; un nez court, large et relevé, « en pied de marmite », a-t-il écrit souvent, sans ambages ; un teint olivâtre, les joues semées d'un poil dru et râpeux ; sous la broussaille des sourcils, de grands yeux noirs soulignés par des plis profonds, « des billes de jais qu'aurait lustrées la pluie », dit Séverine. L'œil droit a quelque chose de dur et d'agressif, l'œil gauche, plus ouvert, est plein de bonté et de rêve. Le port est fier, la tête haute, la chevelure épaisse, jadis « couleur de bitume », rejetée en arrière sous la poussée, dirait-on, de deux rides verticales qui barrent le front. Ce masque solide et musclé, sculpté à grands coups francs, dont les plans se recourent sans tendresse, ce masque dont André Gill écrit qu'il semble avoir été martelé par quelque tailleur de fer de l'Auvergne, respire la vie et la force, l'orgueil et le défi, l'amour et l'habitude de la lutte, et une santé

qui défie glorieusement l'assaut des épreuves. Jusque dans l'ombre des paupières, ah ! le traître goût de repos et d'amour ! cette face-là est léonine. La plupart des contemporains s'accordent à la reconnaître, et Séverine de préciser, avec son humeur de gamine : « L'allure grognonne d'un vieux lion de baraque. »

Il est petit et sec, avec des épaules de lutteur, « des épaules en porte-manteau », renchérit encore Séverine, des membres courts, un torse vigoureux d'où les privations, les luttés, l'ardeur intellectuelle tout autant que la pratique quotidienne de la boxe et de la savate ont chassé la graisse. On ne l'a vu s'empâter qu'à la fin de sa vie, et qu'au temps (six mois à peine) où il s'endormit dans les délices du lycée de Caen, alors que le plus clair de ses occupations consistait à se gaver des haricots de l'internat.

Sa démarche pesante et cadencée, « roulis de gabier et dandinement de porteur d'eau », attire le regard. Dès qu'il parle, sa voix retient. Il a une voix magnifique, chaude et cuivrée, qui prend parfois un éclat de trompette, tonitrué souvent, et qu'on entend de loin. Elle fait merveille dans les « *Châtiments* », les poèmes de Dupont, de Jean-Baptiste Clément ou d'Eugène Pottier. Elle resta telle jusqu'à sa mort, ou presque. Alphonse Daudet, qui l'a maintes fois entendue claironner dans les rues du Quartier Latin, avoue qu'elle le rendait nerveux ; il est vrai que l'hypersensible Daudet était peu fait pour supporter Vallès.

Il parle ailleurs de son rire: ce rire là étincelait, explosait, n'en finissait plus. La moitié de Vallès tient dans ce rire, qu'il prodigua au cours de sa vie. La joie de vivre et de se battre s'y allient à la gouaille du frondeur, à la nique perpétuellement faite à l'existence, à la raillerie tranchante du polémiste et du révolutionnaire.

De son pays, il a la rudesse et la violence. Il est né sur un sol qu'inondèrent sans relâche les lavés. Il a eu pour horizon les silhouettes déchirées des monts du Vivarais et leurs plateaux basaltiques au gazon monotone, les monts du Velay, haute plate-forme rocailleuse jalonnée de cônes volcaniques que recouvrent des pins, la Margeride au sol pauvre et ingrat. Dans son pays, les rivières débordent périodiquement, au printemps sous la fonte des neiges, en été du fait des brusques orages, en automne des pluies diluviennes. La région demeure parfois, en juin et en juillet même, emprisonnée dans les brumes. La neige paraît sur les plateaux dès novembre et tombe souvent jusqu'en mai, au caprice d'un vent rageur, « vif à tuer les faibles et à rendre centenaires les forts » ; elle s'amoncelle dans les dépressions et obstrue les passages. « Mon berceau fut dans les montagnes. écrit Vallès dans la « Rue », en 1886. « J'aime la ville parce que j'y ai beaucoup lutté, un peu souffert, et que j'ai des revanches à prendre ; mais je tiens par les racines à la terre des champs, et si je vaux quelque chose jamais, je le devrai surtout à mon origine, fils d'une race robuste et

de fatigue en route, morts à la peine. » Ces brusqueries ont passé dans son abord et son éloquence. Il est farouche, bourru d'humeur comme d'aspect. Il grommelle souvent, et on le trouve mauvais coucheur. Courtois à l'occasion, il est souvent brutal. Quand Edwards lui proposera, en 1884, de collaborer au « *Matin* » et qu'il le remerciera de lui donner l'occasion d'avertir, chaque semaine, les bourgeois, il le fera en ces termes: « Devant le mur, aux heures tragiques, ils n'auront rien à réclamer. Merci de m'avoir offert votre fenêtre pour les haranguer, avant de tirer dessus, s'ils nous y forcent. » Pour les crudités de sa plume, sa passion de l'image saignante et corrosive, son culte des rythmes lelliqueux, il suffit d'ouvrir les « *Réfractaires* » ou l'« *Insurgé* », au hasard. Vallès est bien le fils de ce pays désolé, où tout est combat, respire le combat et dispose au combat.

Le combat veut de la vitalité, et Vallès est la vie même. « Je lutte, je souffre, j'aime, je hais, donc je suis. J'avais trouvé ça moi, sans avoir lu Descartes ! » Le mouvement lui est nécessaire comme de respirer. Il lui faut marcher, pérorer, rire, écrire, attaquer, provoquer, aimer, entraîner. Il rentre chez lui, il a toujours trop chaud, il ouvre grand les portes et les fenêtres. S'il est au café, il ne peut se tenir de prendre la parole, et, s'il se tait, c'est qu'il prépare son apostrophe. André Gill l'a croqué dans les bureaux de son pre-

mier journal qui date de 1867, rue d'Assas, chez Cadart : « debout, scandant ses éloquences du poing, déclamant, ricanant, dictant ses articles, chauffant ses collaborateurs, distribuant la bèsogne, corrigeant les épreuves ; une activité furieuse et jamais lassée, des feux d'artifice de saillies, de paradoxes, des fusées de blagues, des pétards d'indignation, des chandelles romaines d'enthousiasme ». A tous ses travaux, sauf aux versions latines, il s'est donné avec frénésie. Il est tel dès son enfance. Sa mère lui abandonne-t-elle le chiffon à meubles ? « Je me précipite sur la rampe, et je mange le bois, je dévore le vernis... l'enthousiasme me monte au cerveau, j'ai la monomanie frottante. » Il aime la vie, la santé, la force, s'enorgueillit de ses muscles et de sa résistance à la fatigue, dédaigne les tendres et les mauviettes, et se plaît, tout petit, dans la société des forts. « A recevoir des coups, dirait-il, les plumes et les ergots m'ont poussé. » Il aime les gros plats, la soupe aux choux, les gibelottes de lapin, ses chers haricots rouges au lard, le pot-au-feu, le vin qui échauffe le sang. Il préfère, sur la fin de sa vie, atteint sans remède et le sachant, « crever », plutôt que de se soumettre à un régime. Les femmes ne lui font pas peur. Il est doué d'une solide sensualité paysanne. C'est un bon vivant, et un vivant.

La bataille est son climat, que ce soient la discussion devant un bock, chez Glaser, la joute oratoire à la section de l'Instruction

publique de la Commune, les balles de la Semaine Sanglante ou les polémiques passionnées du « *Cri du Peuple* ». Elle l'excite, il s'en nourrit, il la lui faut : « J'ai la fièvre de l'enthousiasme en face des combats livrés la tête baissée, gagnés ou perdus de haute lutte, » écrira-t-il en 1882, alors que sa jeunesse est loin. La faim, la prison, l'exil, le trouvent sans cesse rageusement prêt à relever la tête. Le malheur aiguillonne son courage, aiguise sa verve, l'oblige à donner sa mesure. En ses jours d'infinie détresse, à peine si le Bachelier a songé au suicide. Poil de Carotte, à qui l'on a souvent comparé le petit Vingtras, a essayé deux fois de mourir, et il n'a pas treize ans. Vallès n'acceptera qu'une défaite, la défaite dernière, et encore n'y croira-t-il qu'à l'heure même où elle s'annoncera irrémédiable : « Cette fois, c'est définitif. » Ne déclarerait-il pas la veille encore qu'il ne serait pas mort avant quinze jours ?

A mesure que ses forces déclinent, que la maladie trouve ses ressorts usés, que chancelle son énergie, le fond sentimental apparaît. Bonté et besoin de bonté, amour et besoin d'être aimé, la faiblesse humaine. Séverine a dit maintes fois l'enfant gâté que fut Vallès pendant les derniers mois de sa vie, et ses ruses naïves pour pouvoir sentir le plus souvent possible au-dessus de son front un visage doux de femme. Le solitaire ironique et bourru, le combattant rebelle à la tendresse laisse aller son cœur, et le petit Vingtras, à

qui sa mère refusa tant de caresses, tend sa tête devenue grise aux « mains pâles » dont parle Verlaine. Comme elle évoque ces moments, celle qui le vit mourir ! « Dans sa face de vieux Christ, dont la peau plaquée avait des transparences de cire, flambaient ses yeux chauds qui me suivaient à travers la chambre, pleins de tendresse et de douleur. Il m'appelait comme un enfant, le jour, la nuit, à toute minute, pour l'unique plaisir de me voir penchée sur lui, de me sentir là. » L'instinct de Séverine avait deviné, dès la première rencontre, et surtout dans la longue causerie qu'ils eurent ensemble au cours de la soirée Lisbonne, le défaut de la cuirasse, les larmes rudement refoulées, les élans comprimés, tout ce que le petit Jacques de l'« *Enfant* » désirait d'affection, et qui lui fut si rarement accordé.

Quinze jours après la mort de Vallès, M. Ferdinand Brunetière boutonna sa redingote, chaussa son lorgnon, étala devant lui une feuille à en-tête de la « *Revue des Deux-Mondes* », et écrivit cette phrase : « C'est d'un vilain homme que je vais parler. » Et de dénoncer la nature foncièrement immorale, mauvaise et dangereuse de Vallès. Certes, concède-t-il, il y a du talent dans l'« *Enfant* », mais si l'on excepte du livre « deux ou trois chapitres qui ne sont pas du premier venu, le reste n'est « qu'un peu de Rochefort dans beaucoup de Zola ». Pour la personne et les idées de Vallès, leur ressort, selon Brunetière,

est la haine, la basse convoitise, et une paresse insolente déguisée sous l'amour de l'indépendance et le respect de la dignité humaine. Cet hypocrite, renchérit Brunetière, qui a la mine et la nature d'un saltimbanque, n'est en fait qu'un ambitieux manqué, un « tartufe de jacobinisme » qui méprise le peuple sous couleur de l'aimer, un raté qui décharge haineusement sa bile sur une société qui l'a trop bien démasqué, un grossier jouisseur enfin, chez qui nulle vertu n'a compensé les vices.

« On ne l'excuserait certes pas, mais en le jugeant on pourrait le plaindre si l'on discernait seulement quelque chose en lui de la nature du sectaire ou du fanatique ; on n'y reconnaît malheureusement que les rancunes de l'impuissant, l'envie du réfractaire, et, pour tout dire d'un mot, les instincts du forban. »

Ceci fait souvenir de la visite que fit à Vallès, rue Soufflot, après la Commune, un journaliste : « Je suis venu, dit-il spirituellement, voir l'incendiaire. » Et Vallès de répondre (on était en hiver et il s'affairait à sa cheminée) : « L'incendiaire n'arrive pas à allumer ses ligots. » Brunetière reproche à Vallès sa paresse. Il est singulier de constater que Vallès a blâmé lui-même les étudiants de Murger pour cette paresse dont on lui fait grief : « Que de temps perdu ! Quoi de fait ? Un dîner sur l'herbe dans un coin de toile, un bout d'idylle ou de sonnet, quelques iambes rouges au feu des émeutes, tout commencé, rien de fini... que la jeunesse ! » Car la jeu-

nesse de Vallès fut autrement studieuse que celle de Schaunard, de Marcel ou de Rodolphe; il avait donné à sa vie un autre but que celui de rire, de se moquer et d'aimer; il employait autrement qu'à la flânerie ses promenades; il ne rêvassait pas dans son garni de misère; il avait l'amour du travail chevillé au corps et fréquenta plus souvent les cabinets de lecture et la Bibliothèque Richelieu que la Chaumière et le Prado; en vingt ans d'activité littéraire, nonobstant la faim, le froid, la politique militante, les secousses des emprisonnements et de la guerre civile, il trouva le temps de fonder sept journaux auxquels il collabora souvent tous les jours, de donner des articles à près de trente quotidiens ou périodiques, de rédiger des préfaces et d'écrire dix volumes. Les lettres publiées par Albert Callet et Tony Révillon montrent avec quelle minutie travaillait ce prétendu insouciant, et comme il exigeait de ses collaborateurs l'application absolue qu'il s'imposait à lui-même. Qu'on rapproche les différentes éditions de l'« *Enfant* », depuis cette ébauche que constitue « *Le Testament d'un Blagueur* », qu'on examine les variantes! Vallès alliait à la spontanéité la ténacité, sinon la patience. « Patron tâtilon, difficile, exigeant », écrit Bernard Lecache, en parlant des disciplines auxquelles il soumettait Séverine et qui la désespérèrent souvent.

En 1869, on lui demande de se présenter au Corps Législatif contre Jules Simon. Il accepte, bien qu'il sache ses chances nulles.

En 1881, deux arrondissements de Paris, le Temple et Grenelle, lui offrent une candidature à la Chambre. Il peut être élu, et pourtant il refuse. Retour d'exil, à une époque où il a un peu d'argent, l'argent du legs Caillebotte, il vit dans une chambre meublée d'un lit de fer, d'une commode et de deux chaises ; pas un bibelot dans son cabinet de travail, mais un cartonnier surmonté d'une photographie de Proudhon, et, sur la cheminée, un portrait de Dickens ; aux murs, les tableaux sont remplacés par un assortiment de plats rustiques et d'assiettes vertes. La simplicité même. Il a conservé jusqu'au bout le dédain paysan du luxe, il eût voulu devenir petit propriétaire. Quel dommage que Brunetière l'ait ignoré !

S'il est juste de dire que haïr est d'une nature haineuse, là Brunetière a raison. Vallès a eu beaucoup de haines. Il a haï les cuistres, l'Université, les avocats, les littérateurs, les politiciens, les généraux, le régime impérial, Thiers, Gambetta, Jules Grévy, Jules Ferry. Il a parlé en termes atroces des Irréconciliables. Il lui est arrivé de détester ses parents qui l'ont tout de même, après Décembre, fait interner dans un hospice d'aliénés pour brider ses sentiments républicains, et de renier d'anciens amis. Il a vitupéré la loi qui l'obligeait à écrire dans un grenier de dix francs par mois, en claquant des dents, « *Le Dimanche d'un Jeune Homme Pauvre* », et à se nourrir, à midi, d'une saucisse sur deux sous de pain. Oui, Vallès a

beaucoup, cruellement haï. Il a aussi beaucoup, passionnément aimé. « J'aime ceux qui souffrent, cela est dans ma nature, je le sens », écrit-il dans le « *Bachelier* ». Il se moque bien des angoisses métaphysiques ou des douleurs romantiques, il ne veut parler que de ces souffrances, à ses yeux autrement plus pressantes, qu'il a connues et vues autour de lui : la faim, le froid, la misère, l'ironie des vingt ans qui grelottent, des forts qui s'étiolent faute de pain, des bacheliers qui vont grossir les rangs des déclassés, parce qu'on n'a pas voulu leur laisser manier le marteau ou la varlope ; il ne veut parler que de ces souffrances toutes concrètes qui finissent par dresser une classe contre une classe, « l'ignoble misère en bas, la fortune monstrueuse en haut ! ». Il s'agit des souffrances des pauvres. Vallès n'a jamais parlé que pour eux. On se demande où Brunetière a pris que « peu de gens ont eu autant que lui le mépris du peuple. » Il est difficile, pensons-nous, d'en accuser l'homme qui a voué son talent au peuple, qui s'est fait le peintre de ses blessures, l'interprète de ses espoirs et de ses perpétuelles déceptions, le chantre de ses révoltes, celui qui fut le Tyrtée en prose de la Commune, l'insurgé qu'on retrouve derrière les barricades de la Semaine Sanglante recevant les derniers mots de Delescluze, celui qui afficha toujours le mépris de l'art pour l'art et de l'esthétisme en littérature parce qu'ils sont pour le peuple lettre morte, celui qui plaça au-

ACHEVE D'IMPRIME SUR LES PRESSES
DE GEORGES SUBERVIE, MAITRE-IMPRIMEUR
A RODEZ, POUR LES EDITIONS DU MERIDIEN,
LE VINGT-NEUF OCTOBRE 1948. NUMERO
D'EDITION : 134. NUMERO D'IMPRESSION: 75
DEPOT LEGAL: QUATRIEME TRIMESTRE 1948.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

